

18^{ème} dimanche Année A
Dimanche 2 août 2020 Is 55, 1-3 ; Rm 8, 35. 37-39 ; Mt 14, 13-21
Notre Dame du Rosaire – Les Lilas

Jésus est très touché par la nouvelle de la mort de son cousin Jean le Baptiseur. Si nous sommes attentifs aux petits renseignements que nous trouvons ici ou là dans le récit de Matthieu, nous voyons que Jésus se met à prendre des précautions pour se déplacer. C'est un tournant dans sa vie, il se rend compte désormais des dangers qu'il court lui-même, comme Jean-Baptiste, à remettre en cause les compromis de toute une classe sociale avec l'occupant romain, et aussi l'hypocrisie des attitudes religieuses de beaucoup, surtout des riches et des puissants.

En même temps, les petits et les pauvres se tournent vers lui en dernier recours, sans se rendre compte qu'ils le désignent ainsi comme la prochaine victime. Donc Jésus se retire en barque vers un endroit désert, mais la foule lui court après. Trois fois l'expression « *les foules* » dans le début de ce récit de Matthieu 14,13-21.

Une foule n'est pas une communion. Une communion, c'est une fraternité solidaire qui rayonne de la paix et de la joie. Une foule, c'est un agglomérat de gens perdus, avec chacun son petit problème. Un mélange de sans toits, de sans argent, de sans travail, de sans famille et de malades. Chacun crie son malheur égoïstement sans trop se soucier du malheur des autres. Chacun vient faire sa prière, sa revendication, exprimer sa souffrance. C'est toujours comme ça aujourd'hui, et souvent ce que revendiquent les uns va à l'encontre de ce que revendiquent les autres, et le fait de défiler ensemble ne les réunis pas vraiment.

Jésus fut « *saisi de compassion* » en voyant cette foule. Cette traduction est douce, le texte grec dit qu'il fut ému aux entrailles, ça lui tord le ventre ! Et là où notre traduction dit qu'il guérit leurs malades, le grec dit qu'il guérit leurs « *infirmes* », c'est-à-dire qu'il ressent dans ces gens une infirmité, un handicap, mais peut-être un handicap humain, un manque d'humanité.

Le travail de Jésus est de remettre notre humanité sur pieds, de la remettre en marche, de la revitaliser jusqu'au cœur.

Les disciples (ici, il ne s'agit pas spécialement des apôtres) qui entourent Jésus, sont paniqués. La foule leur fait peur. On ne sait jamais ce qu'il peut se produire dans une foule. La demande des disciples semble bien trahir qu'ils sont opprimés par cette foule et qu'ils veulent que Jésus les soulage, en se débarrassant de cette foule : « *renvoie-la foule !* ».

Cette foule oppresse peut-être aussi Jésus, mais entre tomber dans les mains des chefs du peuple, ou être pressé par cette foule, Jésus a choisi, et il a choisi de se donner à cette foule. L'argument des disciples est peut-être un peu fallacieux. Ces gens savent se passer d'un repas et le pourtour du Lac de Tibériade n'est pas le désert du Néguev. Nous sommes au printemps, il y a de l'herbe dans les prés.

Jésus ressent plutôt que cette foule a besoin d'une autre nourriture, une nourriture du cœur. Pour Jésus, toute personne humaine a, au fond d'elle-même, une force de vie, de partage, d'amour, qui a besoin d'être réveillée et d'être entretenue, d'être nourrie.

Ce n'est pas en les dispersant qu'on peut réveiller cette force de partage et de communion.
 « *Ils n'ont pas besoin de s'en aller* » dit Jésus.

Jésus veut faire découvrir à cette foule ce qu'elle a de bon, de meilleur, au fond d'elle-même, au cœur de chacun. Pourquoi les disciples ne le ressentent pas ?

Et nous-mêmes, aujourd'hui, quelle confiance avons nous en l'humanité ?

Pour Jésus, ce n'est pas parce qu'il y a de l'égoïsme et de la violence qui se glisse au milieu des gestes de solidarité et d'amour, qu'il faut baisser les bras et se débarrasser des problèmes en les fuyant.

Au contraire, Jésus y croit, cette foule peut se réveiller et vivre un moment de grâce et de communion qui va lui redonner confiance en l'amour.

Et Jésus voudrait que ses disciples voient ça et y croient et en deviennent des acteurs :

Allez ! Donnez-leur vous-mêmes à manger ! Réponse : on n'a pas les moyens !

C'est la réponse qui tue ! Jésus a du faire une tête en entendant ça ! En voyant la tête de Jésus ils se sont vite mis à chercher ce dont ils disposaient : on a déjà ça.

J'entends Jésus leur dire : Eh bien voilà ! Il ne faut pas dire que vous n'avez rien ! Apportez déjà ça !

Il est évident que devant cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants (qui n'ont pas l'air de compter beaucoup pour Matthieu), Jésus ne pense pas à partager les cinq pains et les deux poissons.

Jésus veut faire vivre quelque chose à cette foule, lui faire vivre un moment de communion. Jésus veut que cette foule se regarde elle-même, que chacun regarde son voisin, que cette foule se sente tout à coup unie comme une grande famille. Il fait asseoir la foule sur l'herbe verte. Nous sommes à la tombée du jour sur les pentes qui descendent doucement vers le lac, chaque personne pose son sac à côté d'elle, détend son corps, lève les yeux sur la beauté du lac, avec la montagne de l'autre côté, et tout à coup, chaque personne prend le temps de regarder qui est assis à côté d'elle, et untel là-bas un peu plus loin, et la foule prend conscience de ce qu'elle pourrait être.

Jésus ne fait pas d'incantation, il fait la bénédiction habituelle du début du repas, et il initie un geste de partage en rompant le pain comme on le faisait à tous les repas. Et il dit aux disciples de lancer le mouvement. Et tout le monde s'y met. Dieu croit en nous ! Jésus croit en nous ! J'imagine que ce soir là, les disciples, en pensant à ce qui s'était passé, se sont dit : heureusement qu'on n'a pas renvoyé les gens tout de suite !

Quand Matthieu écrit son évangile, 40 ans après, l'histoire a bien avancée : Jésus a été tué comme Jean Baptiste, et les disciples de Jésus ont pris le relai de son travail de communion entre les hommes, son travail de résurrection de l'humanité, pour qu'elle donne le meilleur d'elle-même. Les premières communautés chrétiennes ont choisi un geste, parmi tous les gestes de Jésus, pour se stimuler en faisant mémoire de Lui. Non seulement Jésus a partagé des moments de grâce avec ses disciples au cours de nombreux repas, mais plusieurs fois aussi, il l'a fait vivre à des foules. Marc relate deux moments semblables dans son évangile, un de chaque côté du lac, il y en a eu sûrement d'autres. Et surtout, ce geste de Jésus qui bénit le repas et lance le partage, les disciples l'ont vécu une dernière fois, la veille sa mort, et c'est resté gravé dans leur cœur.

Derrière les gestes de Jésus, souvent repris : « *il bénit, il rompit, il donna* », et tout le don qui est mis en route, la communauté chrétienne a identifié tout le travail de Jésus : faire que la

foule devienne une communion, « *un seul corps* » dira Paul. Réduire les fractures de notre humanité, nous rendre solidaires, en nous donnant les uns aux autres, comme Jésus s'est donné.

On voit bien que la rédaction de Matthieu veut discrètement faire penser à ce geste des assemblées chrétiennes qui s'est d'abord appelé la « Fraction du pain » et ensuite l' « action de grâce » (Eucharistie) et plus tard l' « envoi » (Messe). Jésus lui-même a donné le sens de son geste lors de son dernier repas. Après que le pain ait été distribué et que chacun en ait mangé, il a dit, en regardant les participants : *c'est mon corps* ! Il faut faire attention à ne pas réduire la portée de la parole de Jésus. La dévotion s'est souvent arrêtée à penser que la parole de Jésus concernait le pain lui-même. Mais Jésus ne prononce cette parole qu'après que le pain ait circulé. Son désir, et ce pour quoi il va donner sa vie, c'est que nous, les participants du repas, devenions un corps, un corps avec lequel il s'est fait lui-même corps en prenant notre chair. Pour Jésus, lors du dernier repas, se motivant pour faire face au don total de sa vie, ce n'est pas le signe d'un pain partagé qui va suffire à mettre les gens en communion, mais c'est sa chair livrée sur la croix, sa chair dans nos divisions, qui va pouvoir nous remettre en un seul corps.

Jésus est venu faire corps avec nous pour nous remettre en un seul corps.

Paul nous dit (2^{ème} lecture) : « *Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu* ». Derrière cette parole, il y a tout ce qui nous sépare les uns des autres. Ce sont les séparations entre nous qui sont visées, et pour Paul, c'est seulement l'amour de Dieu, l'amour du Christ, qui peut nous réunir pleinement, si chacun de nous se laisse aimer par Dieu.

Par fidélité à Jésus, et pour continuer son travail, il faut que nos Messes, nos assemblées, autour du signe du pain partagé, soient vraiment le lieu d'une communion entre nous tous, qu'elles nous voient vraiment faire corps les uns avec les autres. Je me souviens d'un évènement déchirant que j'ai vécu après une Messe à Aubervilliers. Deux pères de famille qui venaient de communier (de manger le pain de la Messe), se sont battus jusqu'au sang devant l'église, au point qu'il fallu appeler la police. Et la raison était que le petit enfant de l'un avait fait du bruit pendant la Messe ! Donc ces deux hommes n'avaient pas communié, c'est-à-dire n'étaient pas devenus un seul corps. La Parole de Jésus : « *c'est mon corps* », ne les avait pas touchés. Ce n'est pas de manger le pain qui doit porter le nom de « Communion », mais c'est que les personnes qui le mangent se reconnaissent vraiment en communion entre elles.

Ce soir là, au bord du lac, quelque chose s'est passé que ni Jésus, ni les disciples, n'ont initié. Les gens, la foule, s'est mise à ramasser le surplus. Ces gens, qui avaient peut-être un peu menti en laissant croire qu'ils n'avaient rien dans leurs sacs, se sont mis à ramasser le surplus pour que ce ne soit pas perdu, pour pouvoir le donner à d'autres. Miracle ! Miracle de l'amour réveillé, de l'amour ressuscité, le don, le partage, ouvert à d'autres encore, et avec le chiffre 12 qui signifie une plénitude dans la culture de ce peuple, un partage ouvert à toute l'humanité. Marc en fera un récit, de l'autre côté du lac, en pays païen, et mentionne que le miracle de la récolte du surplus se fait avec 7 paniers, le chiffre de l'universalité dans la

culture grecque. C'est ce geste final qui donne son sens à toute cette scène. C'est ce geste final qui doit donner son sens à toutes nos assemblées, à toutes nos Messes. Le réveil d'un grand partage qui montre que nous sommes vraiment devenus un seul corps. Dimanche dernier, je suis allé présider la Messe au Pré Saint Gervais. En entrant dans l'église, mon cœur a bondi de joie. Sur une table devant la porte, il y avait une grande boîte avec des conserves et d'autres nourritures à porter à ceux qui en manquent. Voilà la Messe ! C'est un « envoi », après avoir ramassé ce qui déborde de notre cœur, pour le donner à d'autres et que, par cette nourriture partagée, nous fassions tous un seul corps, et ça c'est le corps du Christ.

Père Jean-Marc DANTY-LAFRANCE